

# « Qu'as-tu appris à la guerre ? » Paul Mus en quête de l'humain...

*Encore, qu'as-tu appris à la guerre ?  
J'ai appris que rien n'est plus utile à l'homme que l'homme,  
et que rien n'est meilleur pour l'homme que l'homme.*

*Étrange ! Mais encore, qu'as-tu appris à la guerre ?  
Aussi que les plus grands maux viennent de l'homme, mais  
que la menace humaine, continuellement perçue pendant des  
mois, n'affaiblit nullement cette amitié universelle, mais au  
contraire, à ce que j'ai éprouvé, la fortifie.*

– Alain, *Mars ou la guerre jugée*, 1921<sup>1</sup>

Christopher E. Goscha

## Introduction

Ce chapitre examine comment la guerre a façonné Paul Mus et sa conception de l'Homme. La première partie étudie comment la guerre a cristallisé sa quête de l'humain, transformant ce modeste érudit en un des plus pénétrants commentateurs d'après-guerre des conflits contemporains et de la décolonisation. Comme Alain, son maître, Mus a trouvé dans son expérience de la guerre de quoi donner une dimension humaniste à son analyse des hommes et des sociétés belligérantes. Cependant, il est allé encore plus loin, car il a cherché à briser ce qu'il percevait comme une division coloniale en deux catégories inégales : les « colonisés » et les « colonisateurs ». Comme il l'a dit de façon si audacieuse en 1949 : « les Vietnamiens aussi sont des hommes ». La deuxième partie de ce chapitre s'attache à

<sup>1</sup> Alain, "Qu'as-tu appris à la guerre ?", dans Alain, *Mars ou la guerre jugée*, Paris, Gallimard, 1995, 2<sup>e</sup> édition, (1<sup>re</sup> édition, 1921), p. 128-131 (pour la citation, voir : p. 129-130). Je voudrais remercier Susan Bayly, David Chandler, John Kleinen, Agathe Larcher-Goscha et David Marr pour leurs remarques réfléchies et utiles sur les différentes étapes de ce travail. Ce texte a été traduit de l'anglais par Ly Lan Dill.

montrer comment ce message humaniste se manifesta puissamment dans deux séries de textes qu'il écrivit au cours de la guerre franco-vietnamienne en Indochine. Il s'agit des articles publiés en 1949 et 1950 sur les effets déshumanisants de la guerre dans *Témoignage Chrétien*<sup>2</sup> et de sa réflexion de 1954 sur « le cas Loti », le déphasage colonial dans *Le Destin de l'Union française*.<sup>3</sup>

## La Guerre et l'émergence d'un « Humanisme mussien »

### Paul Mus et l'expérience de la guerre

L'expérience de la guerre a façonné la vie et l'esprit de Paul Mus. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, ce qu'il en savait restait abstrait, provenait des récits d'anciens combattants publiés entre les deux guerres, mais aussi des souvenirs de famille et d'amis. Né en 1902, Paul Mus était trop jeune pour faire la guerre et vivre l'enfer des tranchées. Sa famille par contre n'avait pas été épargnée par cette boucherie. Sa famille maternelle en Normandie avait perdu, comme Mus le dit plus tard, « quatre hommes sur cinq – oncles et neveux [...] ».<sup>4</sup> Mus n'a jamais oublié les conséquences humaines de la Première Guerre mondiale. En 1967, deux ans avant son décès, il prononça une émouvante oraison funèbre pour l'un des fils de son village, Hilarion Icard, un mutilé de la Grande Guerre, ami de la famille de longue date. Non loin du monument aux morts, Mus parla de façon intime de la tragédie personnelle de ce vétéran : « [...] on se sent près du jeune paysan de vingt-cinq ans, à peine quitte du service militaire, que cette guerre-là a happé, brisé et rejeté, en quelques semaines, le laissant handicapé pour la vie, pour toute sa laborieuse vie de cultivateur ». Plus tard, au cours de cette cérémonie, Mus évoqua aussi la perte de son propre fils, Émile, mort au combat en Algérie en 1961 et enterré tout près du tombeau d'Hilarion Icard.<sup>5</sup>

L'influence la plus marquante sur sa compréhension intellectuelle de la guerre a été sa longue relation avec le célèbre philosophe français Alain (Émile Chartier, 1868-1951). Le père de Paul Mus, Cyprien, et Alain étaient des amis intimes ; ils avaient milité ensemble en tant que Dreyfusards. Alain était le parrain de Paul et son professeur de khâgne au Lycée Henri-IV à Paris, où Mus obtint une licence de philosophie en 1921. Dans un livre méditatif inachevé sur Alain, Mus décrit la joie d'apprendre du « maître » et établit clairement le parallèle entre sa vie et celle d'Alain, toutes deux marquées par l'expérience de la guerre.<sup>6</sup> En effet, quand la Première Guerre mondiale éclate, Alain alors âgé de 46 ans, quitta la sécurité de la salle de classe pour se battre sur le front de l'Ouest en tant qu'artilleur. Il dira plus tard que malgré son opposition au conflit, il y était allé par devoir. Les horreurs de la

<sup>2</sup> Paul Mus, « Les Vietnamiens aussi sont des hommes : Il faut reprendre notre information à la base », *Témoignage Chrétien*, (le 11 novembre 1949), p. 1 ; « Comment a commencé le drame d'Haïphong », *Témoignage Chrétien*, (le 18 novembre 1949) ; « Qu'a démontré l'affaire d'Haïphong ? », *Témoignage Chrétien*, (le 25 novembre 1949) ; « La leçon du drame d'Haïphong : il faut donner à l'Union française un corps qui ne soit pas seulement administratif », *Témoignage Chrétien*, (le 2 décembre 1949) ; « Faut-il rayer de l'histoire les mots : vèpres hanoïennes ? », *Témoignage Chrétien*, (le 6 janvier 1950) et « Nos soldats d'Indochine et nous », *Témoignage Chrétien*, (le 10 février 1950).

<sup>3</sup> Paul Mus, *Le Destin de l'Union française : de l'Indochine à l'Afrique*, Paris, Editions du Seuil, 1954.

<sup>4</sup> Mus, *Le Destin*, p. 106.

<sup>5</sup> Paul Mus, « Paysans et paysages : ense et aratro », *Esprit*, no. 358, (mars 1967), p. 462.

<sup>6</sup> Paul Mus, *Memento politique*. Nous préparons actuellement ce manuscrit pour la publication en 2006.

Grande Guerre et son impact sur les soldats ont convaincu Alain qu'une telle violence était un produit ambigu d'humanité et d'inhumanité.

L'époque où Mus côtoyait Alain, aussi bien en cours qu'à l'extérieur, a coïncidé avec l'apogée des réflexions du maître sur la condition humaine et la guerre. En 1921, Alain publiait une collection d'articles, réunis sous le titre de *Mars ou la guerre jugée*, sans complaisance aucune sur la guerre et les hommes, des textes auxquels Mus se référera de plus en plus au fil des ans. Il y présentait une vision de la guerre, vue et souvent écrite depuis le champ de bataille. La condamnation par Alain, sans appel et mûrement réfléchie, des pouvoirs politiques qui généraient une telle violence insensée était aussi profonde que sa réflexion sur la condition humaine, mise à nu en temps de guerre. *La guerre jugée* s'inscrit dans la lignée d'autres écrivains-soldats qui en sont sortis meurtris, sans illusions et méfiants envers ceux qui les avaient envoyés à la mort. Alain critiquait le « système » dans *Le citoyen contre les pouvoirs* (1926) ; ses *Souvenirs de guerre* (1937) trouvent un écho dans la poésie de Wilfred Owen et Siegfried Sassoon. Et comme eux, Alain ne supportait pas les glorifications de la Guerre. Ainsi qu'il l'a écrit dans *Mensonges à soi* :

J'ai entendu conter que des hommes, au moment de l'attaque, ont élevé l'officier sur le parapet, disant : « Marchez devant ». Vous n'avez pas, vous, attendu cela. C'est bien. Vous avez couru plus vite que le destin, rassemblant vos forces d'hommes et composant une belle figure d'innocent condamné et marchant au supplice. Mais pourquoi vouloir me consoler moi ? Pourquoi ne m'avoir pas dit après cela que vous aimiez la vie, et qu'il vous a été dur de la donner ? [...] Vous deviez être sévères un peu, et justes avant tout. Et vous n'aviez pas le droit peut-être de consoler en mentant, même aux femmes. Ce mensonge peut tuer encore un million de jeunes hommes avant dix ans.<sup>7</sup>

Mus citera ce texte souvent dans ses écrits. Si quelqu'un pilonnait les illusions d'une jeunesse qui voulait voir dans la Guerre quelque chose d'« héroïque » ou de « chevaleresque », c'était bien Alain. Mus se souviendra de cet avertissement : « ma génération a été de bonne heure mise en garde, par Alain mieux que par personne, contre ces conventions, favorables aux déraisons collectives et aux conformismes, maniables à qui fait son jeu sur ce dernier ».<sup>8</sup>

Le personnage d'Alain, son humanisme, ont marqué Mus à tout jamais. Un de ses camarades de classe en khâgne en 1919, l'écrivain Maurice Toesca, se rappelle avoir été lui aussi subjugué par Alain : « il fallait aller sans cesse « à la vérité de toute son âme ». Aller à la vérité, cela voulait dire aussi lutter contre le traditionalisme pour ouvrir à l'esprit des routes nouvelles. C'était douter pour croire ».<sup>9</sup> L'Homme et la Vérité étaient au cœur des leçons d'Alain sur la dignité humaine. André Maurois décrit la magie d'Alain ainsi : « Ce que je ne puis faire sentir [...] c'est l'animation de ces classes où l'on entrait avec l'espoir tenace de découvrir, ce matin-là, le secret du monde, et d'où l'on sortait avec la joie d'avoir compris

<sup>7</sup> Alain, "Mensonges à soi", dans *Mars ou la guerre jugée*, p. 105. Revenant à Alain à la suite du décès de son fils, Mus a tiré ce texte de *Guerre sans visage : lettres commentées du sous-lieutenant Émile Mus*, Paris, Collection « Esprit », Éditions du Seuil, 1961, et de *Mémento politique*.

<sup>8</sup> Paul Mus, "Alain casqué", dans Mus, *Mémento politique*, p. 8.

<sup>9</sup> Maurice Toesca, *Nouvelle Revue française*, (septembre 1952), p. 28-34.

qu'il n'y avait peut-être pas de secret, mais que néanmoins il était possible d'être un homme et de l'être dignement, noblement ». <sup>10</sup> Pour beaucoup, ce fut une révélation. Maurois a écrit qu'Alain lui avait surtout inculqué « l'horreur de l'hypocrisie, le désir de comprendre, le respect de l'adversaire ». Comme nous allons le voir, Paul Mus aurait été d'accord : il allait se retourner de plus en plus vers les leçons humanistes d'Alain au fur et à mesure que les guerres et leurs effets déshumanisants se faisaient plus pesants.

Plus qu'Alain, Mus a toujours été fier d'avoir fait son service militaire. Il l'avait effectué à l'École de Saint-Cyr, entre mai 1926 et mai 1927, où il suivit une formation d'officier dans le 1<sup>er</sup> bataillon du 24<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Bien noté, il était sorti sous-lieutenant. <sup>11</sup> Son officier supérieur était convaincu qu'il ferait un « commandant de compagnie de mitrailleuse accompli ». Ce qui avait le plus impressionné ses supérieurs était son intelligence et sa ténacité : « Les hommes et les gradés ont eu en lui sous leurs yeux l'exemple de ce que peuvent l'énergie et la persévérance jointes à une haute intelligence ». <sup>12</sup> Cependant ce qui préoccupait le jeune homme à ce moment-là était l'Asie et l'excitation à l'idée de mener des recherches là-bas. Écrivant de Saint-Cyr en 1927, Mus demanda au Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient (EFEO) de soutenir sa demande en vue de finir son temps de réserviste dans l'armée coloniale d'Indochine. <sup>13</sup> Son vœu fut exaucé. Il rentra à Hanoi avec son épouse, servit en tant qu'officier réserviste dans l'armée coloniale Indochinoise et rejoignit l'EFEO. Une période palpitante s'ouvrit alors qui favorisa l'épanouissement intellectuel de Mus.

Il convient toutefois de remarquer que, dans les années 1930, Mus n'a rien écrit de critique sur le colonialisme en Indochine ou ailleurs. Ni ses publications ni ses papiers privés n'indiquent qu'il ait dénoncé par exemple la répression sanglante de Yen Bay et les bombardements des révoltes paysannes dans les provinces du Nghe Tinh en 1930 et 1931. Les deux événements figuraient pourtant à la une des journaux indochinois et métropolitains et avaient provoqué des enquêtes, publications et manifestations publiques contre les abus coloniaux de l'Empire. Bien que les communistes aient certainement été les plus véhéments dans leur opposition, une poignée de Français libéraux, non-communistes, l'étaient tout autant : des journalistes, intellectuels et catholiques.

La nouvelle revue humaniste, *Esprit*, d'inspiration chrétienne, menait l'opposition. Mobilisé par Yen Bay et l'affaire du Nghe Tinh, *Esprit* critiquait de plus en plus la répression coloniale des mouvements nationaux, la propagande officielle qui dissimulait cette répression, et même les fondations doctrinales du projet colonial de la III<sup>e</sup> République. En 1933, *Esprit* publiait les notes de l'enquête détaillée effectuée par Andrée Viollis sur la répression des soulèvements vietnamiens. <sup>14</sup> Le fondateur de la revue, Emmanuel Mounier, alla encore plus loin en publiant le récit très précis d'Andrée Viollis qui détaillait l'utilisation officielle de la torture sur les Vietnamiens. <sup>15</sup> Bien que les réactions des défenseurs coloniaux de la mission

<sup>10</sup> André Maurois, *Mémoires : années d'apprentissage et années de travail*, Paris, Flammarion, Éditeur, 1948, p. 57.

<sup>11</sup> 24<sup>e</sup> régiment d'infanterie, "Attestation", Paris, le 19 avril [mai ?] 1927, signé du lieutenant-colonel commandant du détachement, carton [dorénavant cité c.] P94, Paul Mus, Archives de l'École Française d'Extrême-Orient [dorénavant cité AEFE0].

<sup>12</sup> "Extrait du rapport du 1<sup>er</sup> Bataillon du 24<sup>e</sup> Régiment (Caserne de Latour-Maubourg)", mai 1927, c. P94, Paul Mus, AEFE0.

<sup>13</sup> "Lettre de Paul Mus au Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient", Saint-Cyr, le 7 août 1927, dossier : correspondance Paul Mus, 1951-1970, c. P94, Paul Mus, AEFE0.

<sup>14</sup> Ces notes constituaient, plus tard, la base pour sa mise en cause célèbre des abus coloniaux français dans *Indochine SOS*, Paris, Gallimard, 1935, préfacée par André Malraux.

<sup>15</sup> Andrée Viollis, "Quelques notes sur l'Indochine", *Esprit*, no. 3, (décembre 1933), p. 401-448.

civilisatrice française aient été farouches, Mounier tint bon et assura que les sujets sur le colonialisme et la décolonisation figureraient toujours dans les pages de l'*Esprit*.<sup>16</sup> Mus a-t-il suivi ces débats dans le journal ? Difficile à dire. Il semble avoir été beaucoup plus intéressé par ses recherches. Il est certain en revanche que la revue remettait en question la validité morale du colonialisme français. Elle faisait partie d'un mouvement alors émergent, humaniste, non-communiste, anti-colonialiste ; un anti-colonialisme auquel Paul Mus se ralliera à la fin des années 1940 au moment où il prendra parti publiquement (voir ci-dessous).

La Seconde Guerre mondiale fut un tournant dans la vie de Paul Mus. En septembre 1939, quand Hitler déclencha la guerre en envahissant la Pologne, Mus fut appelé sous les drapeaux ; il partit se battre sur le front français à l'âge de 37 ans.<sup>17</sup> Mars 1940 le trouva à la tête d'une section de tirailleurs coloniaux et de soldats-paysans français à Valvin et Sully-sur-Loire.<sup>18</sup> Pour la première fois de sa vie, il fut témoin d'un combat. Dans une lettre écrite après la guerre, il expliquait à son correspondant qui critiquait son manque d'engagement passé, que, s'il n'avait pas pu écouter l'adresse radiophonique de Charles de Gaulle le 18 juin, c'était parce qu'il était « en plein combat » à Sully, « en train de tuer les boches sur la Loire ».<sup>19</sup> Ses actions lui valurent d'être décoré de la Croix de Guerre.

Bien qu'il ait été démobilisé en octobre 1940 et envoyé en poste en AOF pour diriger les questions d'enseignement pour le gouvernement de Vichy en 1941 (voir la biographie de David Chandler pour plus de détails), la guerre va affecter sa vie une deuxième fois par le biais de l'Empire. À la suite du débarquement allié en Afrique du Nord en novembre 1942, Mus se porta volontaire pour faire partie des Forces Françaises Libres de Charles de Gaulle. Recruté pour son expérience en Indochine, il travailla à Alger en étroite collaboration avec les architectes coloniaux qui dessinaient alors une politique coloniale révisée pour une « nouvelle » France. Son entraînement militaire, sa maîtrise suffisante de la langue vietnamienne et ses connaissances profondes de l'Indochine faisaient de lui un acteur idéal pour mener des activités de résistance clandestine en Indochine française, toujours placée sous le double contrôle du Japon et de la France de Vichy. Il fut mobilisé en tant que lieutenant de réserve et envoyé à la Mission militaire des Indes à Calcutta pendant une année pour un entraînement commando ardu. En janvier, sur l'ordre du général De Gaulle, Mus fut parachuté en Indochine afin d'entrer en contact avec la Résistance et rallier les Vietnamiens à la cause de la France libre.

Mus se trouvait à Hanoi le 9 mars 1945, au moment où les Japonais renversèrent le gouvernement colonial français. Déguisé, il échappa de peu aux troupes nippones et fit une marche de 400 kilomètres avec un compagnon à travers le territoire ennemi avant de rejoindre des troupes coloniales françaises qui avaient réussi à se replier vers le Sud de la Chine. Lorsque les Alliés prendront le dessus sur les Japonais quelques mois plus tard, mettant précocement fin à la guerre du Pacifique, Paul Mus, toujours en uniforme, assistera au

<sup>16</sup> Emmanuel Mounier, "Colonialisme et christianisme", *Esprit*, no. 26, (novembre 1934), p. 283-286 ; E.M. [Emmanuel Mounier], "Encore du colonialisme", *Esprit*, no. 27, (décembre 1934) et Olivier Lacombe, "La colonisation devant la conscience chrétienne", *Esprit*, no. 6, (le 1 mars 1933), p. 1013-1024. Pour plus d'informations sur *Esprit* sous Mounier, voir : Michel Winock, « *Esprit* » : *Des intellectuels dans la cité, 1930-1950*, Paris, Editions du Seuil, 1996 (2<sup>ème</sup> édition, revue et augmentée).

<sup>17</sup> "Note concernant la situation administrative de M. Paul Mus", dossier no. 14, c. P94, Paul Mus, AEFEO.

<sup>18</sup> *Le Destin*, p. 163 et Paul Mus, "Carnet du fonctionnaire", dossier Carnet du fonctionnaire : Fiche individuelle, c. P94, Paul Mus, AEFEO. Mus était officier du 19e bataillon autonome sénégalais.

<sup>19</sup> Lettre manuscrite de Paul Mus, concernant ses activités pendant la Seconde Guerre mondiale, Papiers privés de Paul Mus, Institut d'Asie Orientale, Lyon, France.

dernier acte de la Seconde Guerre mondiale. Il accompagna la délégation du général Leclerc à Tokyo pour la signature de l'armistice le 2 septembre 1945<sup>20</sup> – le jour même où Ho Chi Minh proclamait solennellement la réalité d'un nouvel État-Nation, le « Viet-Nam ».

L'expérience de guerre de Mus s'accrut avec les guerres françaises de décolonisation. Il participa, en tant que membre de l'État-major du général Leclerc, à la réoccupation française de l'Indochine méridionale. En novembre 1945, par exemple, il accompagna les troupes du colonel Jacques Massu dans la province de Tay Ninh combattre une forte résistance nationaliste vietnamienne (voir aussi le chapitre de Jean Lacouture). Il intervint même personnellement pour négocier l'occupation pacifique française des temples religieux où les partisans vietnamiens se terraient. Le général Leclerc lui décerna sa deuxième Croix de guerre pour cet acte de bravoure.<sup>21</sup> Si son service militaire a pris fin en 1946, il n'en continua pas moins à jouer un rôle politique en Indochine pour le gouvernement français et le Haut Commissaire de l'Indochine jusqu'en 1947. Cette année-là, de retour définitif en métropole, il reprit la direction de l'École nationale de la France d'Outre-mer (ENFOM) et la chaire des civilisations Extrême-Orientales au Collège de France (voir la biographie de Chandler).

### **La guerre et la cristallisation de l'humanisme post-colonial de Mus**

Mus fut profondément transformé par ses expériences de guerre. Sa vision de l'humanité, des « colonisés » en général et des Vietnamiens en particulier, rien n'était plus pareil. Comme Alain, Mus avait découvert l'Homme sous un nouveau jour – aussi bien la violence extraordinaire dont il était capable que l'humanité remarquable dont il pouvait faire preuve. À l'inverse d'Alain, les expériences de Mus s'étendaient aux conflits coloniaux français, des conflits qui confrontaient les « colonisateurs » et les « colonisés » dans des conditions d'ambiguïté morale. Au sortir de la Seconde Guerre, Mus trouvait qu'il était de plus en plus difficile d'articuler un système colonial qui plaçait certains hommes au-dessus des autres et la politique française qui cherchait à re-imposer ce système par la force. Cela lui était d'autant plus difficile qu'il avait passé toute sa vie à comprendre les peuples et leurs sociétés qui se trouvaient désormais pris dans les feux croisés du colonialisme. Comme Jacques Berque, Louis Massignon et d'autres « Orientalistes » français libéraux, Mus commençait à façonner son humanisme post-colonial.

Une qualité importante que Mus possédait certainement avant, mais que la guerre avait développé sous des formes différentes, était son don remarquable de se mettre à la place des autres, en particulier de l'adversaire. Cette aptitude au retour sur soi était une part essentielle de sa quête de l'humain. Cette capacité était souvent subtile, presque imperceptible. Quand Mus écrit à propos de sa famille en Normandie décimée par la Première Guerre mondiale (voir ci-dessus), il rajoute un parallèle qui en dit long sur son propre cheminement intellectuel : « [...] – comme dans un de ces villages du Soudan ou de la haute Volta, où nous recrutons nos troupes de choc ».<sup>22</sup> Cela le frappait encore en 1940 quand il se battait

<sup>20</sup> "Paul Mus à M. le Ministre de la France d'Outre-Mer", no. 128/ENFOM, le 13 février 1950, dossier 12, c. 132, l'Ecole Coloniale, Centre des Archives d'Outre-Mer [dorénavant cité CAOM] et Paul Mus, "Japon, segment 45-63", *Esprit*, no. 3, (mars 1964), p. 422-431.

<sup>21</sup> Commandement supérieur des Troupes françaises en Extrême-Orient, Etat-Major, 1<sup>er</sup> Bureau, Ordre général 410, "Citation du général de corps d'armée Leclerc à l'ordre de la division", Saïgon, le 28 mai 1946, signée Leclerc, dans le dossier 12, carton 132, l'Ecole Coloniale, CAOM.

<sup>22</sup> Mus, *Le Destin*, p. 106.

avec ses camarades à Valvin et Sully-sur-Loire : les paysans-soldats français et africains se battaient en tant qu'hommes. Cette façon d'établir des équivalences entre les hommes fut un fil conducteur qui lie toute son œuvre après-guerre. Il pouvait être également plus direct et demander à ses lecteurs de se mettre à la place de l'Autre, de passer le test humaniste eux-mêmes en essayant de comprendre le point de vue de l'autre, l'humanité de celui d'en face, en particulier celle des « colonisés ». Dans *Le Destin de l'Union française*, publié au moment où l'Indochine coloniale s'écroulait à Dien Bien Phu, il demandait à son public d'essayer d'imaginer ce qu'il ressentirait devant une France occupée et colonisée par un pouvoir étranger en 1944. D'imaginer pour mieux sonder leurs impressions que les Américains, par exemple, soient arrivés avec des mythes de légitimation, un discours sur la modernité et des monuments héroïques érigés devant l'Opéra en souvenir de leur œuvre supérieure.

Mais interrogeons-nous sur ce que seraient nos propres réactions devant un groupe, sculpté sur l'ordre d'une hypothétique administration américaine en France, s'il représentait l'Amérique, celle de 1945, comme une géante prenant par la main une France infantile et la tirant d'un bourbier. [...] Quant à l'Opéra, dans cette perspective utopique, voyez-le construit par l'occupant, avec des bénéfiques faits sur place ; ajoutez qu'il ait fallu de longues années avant que finalement les Français y fussent admis de façon normale.<sup>23</sup>

L'analogie était certes osée ; cependant, si le colonisateur français pouvait se mettre ne serait-ce qu'une fois dans la peau du colonisé, voir les choses depuis l'autre côté de la barrière coloniale, peut-être pourrait-il comprendre comment les nationalistes vietnamiens percevaient les Français. Il pourrait même saisir pourquoi les patriotes vietnamiens avaient pu ressentir de l'humiliation devant la statue coloniale de Paul Bert à Hanoi qu'ils détruisirent à la mi-1945, avant même que les Viet Minh, dirigés par les communistes, n'aient pris le pouvoir. Mus expliquait ainsi comment s'exercer à l'humanisme :

C'est un effort de transposition. Il ne s'agit pas d'abandonner ce qu'il y a de légitime dans nos propres positions, ou de nier, contre l'évidence, que l'autre partie ne se soit aussi donné des torts. Mais il faut nous rendre un compte plus exact de ce que nous lui avons montré de nous, de ce qu'elle en a vu, de ce qu'elle en a manqué et enfin, sur certains points, de ce qu'elle a remarqué que nous étions, sous nos représentations conventionnelles, mieux, parfois, que nous ne nous connaissions nous-mêmes à cet égard.<sup>24</sup>

Cette capacité à aborder les problèmes sous différents angles de l'expérience humaine et historique devint une arme puissante dans les mains de Mus, une arme qu'il utilisera sans relâche pour pousser son public, souvent passionné et chauvin, à comprendre l'autre, l'adversaire, y compris les « colonisés ».

Cette empathie lui vint de sources différentes : l'exemple d'Alain l'avait clairement inspiré, comme son éducation libérale. Le père de Mus était un Républicain convaincu, un

<sup>23</sup> Mus, *Le Destin*, p. 55. Pour bien illustrer son propos, Mus a choisi l'Opéra de Paris car la statue coloniale française à Hanoi se trouve près de l'opéra (*nha hat lon*) construit par les Français.

<sup>24</sup> Mus, *Le Destin*, p. 53-56, p. 54 pour la citation.

réformiste en matière d'éducation, un membre de la *Ligue des Droits de l'Homme* et un franc-maçon. Cyprien Mus comptait parmi ses amis proches des sommités vietnamiennes comme Tran Trong Kim.<sup>25</sup> Bien que Mus ait certainement grandi dans l'univers colonial confiné de l'Indochine française (ce qu'il n'a jamais nié), il semble qu'il ait tout de même noué des liens assez étroits avec ses camarades de classes vietnamiens, les domestiques et fini par parler la langue avec une certaine aisance. Le travail de Mus sur le terrain et ses recherches l'avaient attiré vers d'autres cultures et d'autres peuples. Et ceux qui l'ont connu s'accordaient à dire que sa curiosité était inlassable.

Ce fut cependant son expérience de la guerre qui, plus que tout, poussa son humanisme au-delà des divisions coloniales. Le contraste dans ses écrits sur le Vietnam avant et après 1945 est flagrant. Se battre côte à côte avec des Africains dans une bataille pour la France en 1940 l'a sans doute poussé à réfléchir ; mais être témoin du coup du 9 mars au Vietnam fut, à mon sens, le tournant décisif. L'Etat colonial français se désagrèga alors sous ses yeux, et Mus vit clairement pour la première fois le pouvoir extraordinaire du nationalisme vietnamien qui parcourait le pays. Ces effusions patriotiques dont il fut le témoin changèrent à tout jamais sa perception du fait colonial. Il évoquait ainsi l'importance de cette journée : « ce que j'ai vu m'a cependant paru beau et chargé de signification ».<sup>26</sup> Si Mus est passé à côté des soulèvements de Yen Bay et du Nghe Tinh de 1930 à 1931, quinze ans plus tard les Vietnamiens et leur révolution de 1945 l'ont profondément bouleversé. C'était, sinon le moteur de ses réflexions, du moins le fil conducteur toujours présent dans ses pensées ultérieures sur Vietnam, la décolonisation et la guerre. De plus, les Vietnamiens - « le petit peuple vietnamien » comme il disait<sup>27</sup> - prirent corps dans la pensée de Mus et marquèrent profondément son humanisme. Mais écoutons plutôt comment Mus évoquait l'empathie des femmes vietnamiennes envers sa sœur, capturée et emprisonnée par les Japonais à Saigon en 1945 :

N'ai-je pas aussi, tout près de moi, les souvenirs d'une « résistante » de Saigon – ma sœur – mise en cage, battue, asphyxiée lentement avec un linge sur la figure, sur lequel on versait de l'eau, et que l'arrivée des Britanniques sauva seule : on l'avait mise, une fois en cellule, avec des filles de joie et des marchandes annamites *du plus petit peuple*, et on l'avait laissée, pour l'exemple, trois jours sans nourriture, et ce qui est pire, sans eau. Mais ces pauvres femmes la consolait, lui caressaient les mains et l'une d'entre elles alla obstruer le judas de la porte tandis que d'autres apportaient en cachette une tasse d'eau à cette Française qui savait un peu leur langue.<sup>28</sup>

En somme, les événements de 1945, tels que Mus les a vécus sur le terrain, permirent la maturation dans son esprit de l'idée que les Vietnamiens étaient aussi des hommes, méritant

<sup>25</sup> Voir : dossier "Bibliographie de Paul Mus", c. P94, Paul Mus, AEFEO. Il est possible que Paul Mus fût également Franc-Maçon.

<sup>26</sup> Mus, *Le Destin*, p. 29. David Marr insiste sur le fait que les Viet Minh, dirigés par les communistes, ont été soutenus par une vague de mécontentement jusqu'à leur arrivée au pouvoir en 1945. David Marr, *Vietnam 1945: The Quest for Power*, Berkeley, University of California Press, 1997. Ceci est peut-être bien ce qui a frappé Mus.

<sup>27</sup> Ce langage n'est pas celui d'un paternalisme français. Mus parle de la même façon, avec des termes semblables, intimes et humains du « petit peuple français », surtout quand il s'agit de ses amis paysans, dont quelques-uns, selon Jean-Marie Domenach, ont certainement porté son cercueil lors de ses funérailles à Murs en 1969.

<sup>28</sup> Paul Mus, "Coup dur sur le fleuve Rouge", dans Paul Mus, *L'angle de l'Asie*, Paris, Hermann, 1977 (édité par Serge Thion), p. 52. Nous soulignons.



autant de respect que ses concitoyens. Mus s'est affranchi de la mentalité coloniale pour évoluer dorénavant dans une dimension historique et humaine nouvelle, transcendant la division du monde et des hommes en deux catégories inégales : les « colonisateurs » et les « colonisés », les soi-disant « supérieurs » et les soi-disant « mineurs ». Mus voyait apparaître à l'horizon un nouvel ordre, inévitablement post-colonial et dans lequel tout homme devait être accepté comme un égal. Il n'a jamais abandonné cette vision quelque peu utopique. Cette conception humaniste de la décolonisation sera au cœur de ses idées sur l'Union Française et la décolonisation française (voir le chapitre de Daniel Hémerly dans le présent ouvrage).

L'analyse de Mus des représentations coloniales et de l'iconographie confirme cette révélation intellectuelle. Dans *Le Destin*, il décrit la statue coloniale de Paul Bert érigée à Hanoi, dévoilant une silhouette du gouverneur français qui surplombe celle de son élève vietnamien à ses côtés pourtant adulte. Bert tient par la main ce dernier comme la France coloniale emmène un Vietnam colonisé sur le chemin du progrès et de la civilisation. Mus met en parallèle cette représentation coloniale avec deux statues érigées par les Français des généraux Foch et Pershing sur les bords de Seine à Paris afin de commémorer la collaboration franco-américaine pendant la Première Guerre mondiale. Sa conclusion tient en six mots : « Elles ont strictement la même taille ». <sup>29</sup> Son message est tout aussi clair : dans l'ordre mental colonial, les Vietnamiens étaient perçus comme des enfants et non des hommes. Les colonisés ne jouaient pas sur le même terrain humain que les Français et les Américains représentés aux bords de la Seine. De la même manière, la statue française que Mus a choisie pour la couverture du *Destin*, celle de Gallieni élevé au sommet d'une colonne et porté en triomphe par plusieurs colonisés, montre cette vision coloniale inégalitaire du monde que recouvrait mal le drapé républicain. <sup>30</sup>

Alors que beaucoup de Français considéraient que la réoccupation de l'Empire indochinois après le 9 mars 1945 était un droit national, Mus rentra en France au milieu de cette même année persuadé que les Vietnamiens avaient eux aussi des revendications légitimes – y compris le droit à l'indépendance nationale. Mus comprit bien avant ses homologues officiels que le 9 mars avait été une conjoncture historique de grande importance. Ainsi qu'il l'a écrit, il était imprudent de s'obstiner à penser que les Vietnamiens « n'attendent que notre retour », selon la formule d'un haut responsable de la politique coloniale française de l'époque (voir le chapitre d'Agathe Larcher-Goscha dans le présent ouvrage). <sup>31</sup> La destruction de la statue de Paul Bert dans une effusion de nationalisme vietnamien symbolisait l'inanité de cette manière de penser. La France allait dorénavant être obligée de composer avec la réalité du nationalisme vietnamien concluait Mus. Le 1<sup>er</sup> août 1945, plus de deux semaines avant la révolution d'août et un mois avant qu'Ho Chi Minh ne déclare l'existence du nouvel État-Nation au nom de la République Démocratique du Viet-Nam (RDV), Mus écrivit une note interne prophétique

<sup>29</sup> Mus, *Le Destin*, p. 55.

<sup>30</sup> Sur le paternalisme colonial français, voir : Mus, *Guerre sans visage*, p. 168-170. Mus a très clairement utilisé ses travaux précédents sur l'architecture et le symbolisme d'Angkor, du Bayon et de Barabudur dans le développement et l'articulation de ses critiques symboliques et textuelles des mythes, images et discours coloniaux. Voir la discussion d'Ian Mabbet dans ce volume. Beaucoup d'aspects des critiques de Mus sur les représentations coloniales ont déjà laissé prévoir les approches actuelles dans les « *post colonial studies* ». Les Vietnamiens ont commencé à détruire les statues coloniales au Vietnam suite au coup d'état japonais en mars 1945. Voir les photos dans *Trung Bac Chu Nhat* publiées entre mars et août 1945, qui comportent également la destruction de la statue de Paul Bert à Hanoi. Je remercie vivement Pascal Blanchard et David Marr pour avoir identifié la statue représentée sur la couverture du *Destin*.

<sup>31</sup> Paul Mus, *Viêt-Nam : Sociologie d'une guerre*, Paris, Editions du Seuil, 1952, p. 51. Son nom était André Torel, qui, avec Léon Pignon, a essayé de repousser l'échéance d'une décolonisation de l'Indochine française après la Seconde Guerre mondiale.

pour le gouvernement français sur le besoin de concevoir et d'adopter une nouvelle politique coloniale libérale, qui reconnaîtrait le désir vietnamien de l'indépendance. Dans cette *Note sur la crise morale franco-indochinoise* (reproduite en annexe 1 et analysée par Susan Bayly et Agathe Larcher-Goscha dans cet ouvrage), il incitait son gouvernement à prendre au sérieux les Vietnamiens. Alors que Mus couchait pour la première fois sur papier sa réflexion humaniste sur la décolonisation, il en appela à Charles de Gaulle et à son gouvernement provisoire pour construire de nouveaux liens avec les Vietnamiens, et non contre eux. La France devait les traiter comme des égaux car les temps avaient changé. Bien que Mus fasse parti du système colonial, il était convaincu qu'une décolonisation pacifique du Vietnam était possible, qui reconnaîtrait l'indépendance nationale vietnamienne dans le cadre de l'Union Française (voir les chapitres de Daniel Varga, Daniel Hémerly et Susan Bayly dans cet ouvrage). Le seul usage de la force brute et d'une réoccupation militaire sans reconnaissance politique par les plus hautes autorités françaises de la réalité du nationalisme vietnamien mènerait droit au désastre. La « question coloniale » ne pouvait plus être considérée uniquement du point de vue français – il fallait inclure la vision des « colonisés » en tant qu'hommes et égaux mais surtout pas comme des enfants.<sup>32</sup> Dans le cas contraire, comme Mus le prédisait très justement, les Vietnamiens prendraient les armes et se battraient pour leur indépendance. Malgré ces vues lucides, il semble cependant que Mus n'ait jamais envisagé que certains nationalistes vietnamiens ne voudraient rien avoir à faire avec son Union française. La direction communiste de la RDV, de toute évidence, voyait un ordre humain alternatif et un nouveau système de relations internationales apparaître à l'horizon.<sup>33</sup>

La pensée de Mus évolua encore quand la France essaya de restaurer l'ordre colonial par la force. Il insista sur le fait que les Vietnamiens opposés à la réinstallation du colonialisme français ne représentaient pas une minorité de xénophobes de gauche mais bien une majorité écrasante de la population. Il ne s'agissait pas de « bandits », de « quelques meneurs » ni même d'« anti-français », comme le discours colonial d'après-guerre les qualifiait déjà, mais de « patriotes » au même titre que les maquisards français (Mus et sa mère décédée, résistante décorée, en faisaient partie ; voir l'entretien avec Mus de Dang Phuc Thong dans l'annexe 2). Dans l'un de ses derniers articles rédigé depuis les champs de bataille du Vietnam, Mus évoquait les Vietnamiens ralliés au Corps expéditionnaire pendant la réoccupation de la Cochinchine/Nam Bo, en décembre 1945 – des hommes qui avaient décidé de poser leurs armes et de faire confiance aux Français. Peut-être était-ce là ce qu'il avait demandé aux hommes qu'il avait lui-même ralliés à Tay Ninh ? Dans *Un matin de décembre en Cochinchine*, on sent l'humanisme post-colonial de Mus prendre forme : il commence à voir les deux côtés du problème colonial et demande déjà à ses compatriotes de faire un retour sur eux-mêmes. Ce jour de décembre qui resta marqué dans sa mémoire, Paul Mus, de façon délibérée, avait écrit en français, sur le panneau affiché à l'extérieur du poste militaire où les Vietnamiens avaient apparemment changé de camps, à côté du traditionnel « Vive la France », les mots « Vive le Viet-Nam ». <sup>34</sup> La scène lui inspira cette réflexion :

<sup>32</sup> Paul Mus, "Note sur la crise morale franco-indochinoise", Paris, le 1er août 1945, dossier 1219, c. 134, Nouveau Fonds, CAOM. Nos remerciements à Stein Tonnesson de nous avoir fourni ce document.

<sup>33</sup> Dans l'analyse de Mus sur le Vietnam post-colonial, la nature communiste du RDV et le contexte de la Guerre froide de la guerre franco-vietnamienne de 1949 sont relégués au deuxième plan par rapport au caractère nationaliste du RDV. Si Mus représente Ho Chi Minh comme le père confucéen de la nation, une incarnation des aspirations du peuple, en revanche il parle très peu des Marxistes-Léninistes, éduqués à l'occidentale comme Truong Chinh.

<sup>34</sup> Paul Mus, "Un matin de décembre en Cochinchine", dans *Angle* p. 40.

Regardez bien ces patriotes. Ils ne vivent pas seulement un instant critique de leur existence ; c'est aussi un grave moment de notre histoire. Ces hommes nous ont écoutés. Ils viennent de renoncer à la violence. Les voilà face à l'avenir que ce choix comportait. Qu'avons-nous fait, eux et nous, ce matin-là, en Cochinchine ? La réponse est en partie sur ces visages. Vous y trouverez dignité et tristesse. Sur plusieurs même, sans aucun doute, du désespoir. *Faisons un retour sur nous-mêmes...*<sup>35</sup>

Mus avait fait l'expérience du retour sur soi et voulut indiquer à ses compatriotes la voie à suivre. Les Français, prédisait-il, seraient obligés de se repenser eux-mêmes car une décolonisation pacifique en dépendait. Il publia l'article en mars 1946 alors que les Français et les Vietnamiens essayaient de négocier une réalité nationale pour le « Viet-Nam » de façon pacifique. La possibilité d'y réussir, affirmait-il à l'époque, « n'a pas été perdue dès le début, en Cochinchine ». Aujourd'hui, nous savons que le refus obstiné de la France de reconnaître le « Viet-Nam » devait mener à la guerre.<sup>36</sup>

A partir du moment où les relations franco-vietnamiennes se dégradèrent violemment, ce n'était plus qu'une question de temps avant que l'humanisme de Mus, sa conscience et son engagement vis-à-vis de la vérité – inculqués par Alain et son éducation – ne le poussent à se dévoiler, et manifester publiquement son opinion.

## Paul Mus en quête de l'humain...

### Paul Mus et la hantise de l'horrible

Rentré en France en 1947 pour reprendre la direction de l'École nationale de la France d'Outre-mer, Paul Mus continua à demander aux Français de prendre au sérieux le nationalisme vietnamien.<sup>37</sup> Malgré ses désaccords intimes avec la politique française suivie en Indochine, il continua à assurer la direction de l'école coloniale et garda encore le silence.<sup>38</sup> Cependant, la détérioration de la situation militaire en Indochine à la fin des années 1940 et l'incapacité des gouvernements français successifs à admettre la réalité de la RDV placèrent Mus dans une position de plus en plus difficile. Elle devint intenable en juillet 1949 quand fut publié dans le journal chrétien, libéral et très lu *Témoignage Chrétien*, le récit douloureux et très bien documenté de Jacques Chegaray sur l'utilisation de la torture par l'armée française

<sup>35</sup> Paul Mus, "Un matin de décembre en Cochinchine", dans *Angle*, p. 24-25. Nous soulignons.

<sup>36</sup> En janvier 1947, tandis que les Français cherchaient à reconstruire l'Etat colonial indochinois perdu le 9 mars 1945, D'Argenlieu interdit l'utilisation du mot « Viet Nam ». D'Argenlieu a donné l'ordre à ses subordonnés d'utiliser le mot « Viet Minh », car celui-ci transformait la RDV en un parti politique parmi d'autres, le privant ainsi de la réalité nationale en tant que « Viet Nam ». L'armée devait utiliser un terme encore plus déshumanisant : les « Viets ». Mus a déjà compris, qu'à l'instar des statues de Pershing, Foch et Bert, ces mots n'étaient pas neutres.

<sup>37</sup> Il s'est exprimé lors de plusieurs conférences et publications spécialisées. Voir par exemple : "L'Indochine en 1945 : quelques souvenirs et une opinion", *Politique Étrangère*, vol. 11, (1946), p. 349-374 et *Les cahiers des Droits de l'Homme*, (le 22 octobre 1947), p. 251-253. Nos remerciements à Daniel Hémerly pour nous avoir fourni ce dernier document.

<sup>38</sup> Nous ne savons presque rien de ses activités là. Pour ce qui est de sa décision d'accepter le poste, il a sans doute pensé qu'il pouvait mieux promouvoir une décolonisation française pacifique de l'intérieur, via la création d'une Union française à la britannique. Son dossier dans les archives de l'École coloniale au Centre des Archives d'Outre-mer ne donne que peu de détails sur les vraies raisons de son départ.

en Indochine.<sup>39</sup> L'auteur y décrivait la banalisation de la torture et ses effets déshumanisants. Ses descriptions des tortures subies par une Vietnamiennne ébranlèrent profondément Mus et, au-delà, choquèrent un public français qui, jusque-là avait été plutôt protégé des réalités peu glorieuses de la « pacification » en Indochine.

Mus était certainement au courant avant 1949 de la pratique de la torture par l'armée en Indochine. En mai 1946, Nguyen Van To, son ancien collègue à l'EFEO, patriote non-communiste et l'un des meilleurs chercheurs vietnamiens, avait déjà courageusement dénoncé cette pratique par les Français dans les pages du *Peuple* (pour en savoir plus au sujet de To, voir le chapitre de Nguyen Phuong Ngoc dans cet ouvrage).<sup>40</sup> D'autres Vietnamiens avaient fait de même.<sup>41</sup> Même le général Valluy avait été obligé de donner des ordres pour faire cesser la torture au milieu de 1946.<sup>42</sup> Fin 1947, Nguyen Van To lui-même trouva la mort alors qu'il « essayait de s'échapper » aux parachutistes français envoyés pour décapiter l'État-Nation vietnamien. Mus fut terriblement affecté par ces tristes nouvelles. Les critiques qu'il éleva lui coûtèrent son soutien officiel, comme le montre David Chandler dans son chapitre biographique.

Quelles que fussent les raisons profondes qui décidèrent Mus à rendre ses critiques publiques en 1949,<sup>43</sup> l'article de Chegaray en fut le déclencheur direct. La torture était contraire à tout ce en quoi il croyait ; c'était l'ultime dégradation de l'Homme, aussi bien de la victime que du bourreau. Le titre de son premier article publié en août, « Non, pas ça ! », traduisait sa souffrance et manifestait sa volonté de prendre position publiquement contre l'utilisation de la torture par les Français (et par les Vietnamiens).<sup>44</sup> Cependant si Mus prit la plume en réaction à l'outrage moral ressenti à la lecture de l'article de Chegaray, les six autres articles qu'il allait publier dans ce même journal dépasseront de loin la seule question de la torture. Pour la première fois, il s'essaya à une analyse synthétique des effets déshumanisants de la guerre coloniale aussi bien sur les Français que les Vietnamiens. Le refus de la France de reconnaître les demandes des Vietnamiens en tant qu'hommes et en tant que nation blessait son humanisme et rompait le seul lien qui aurait pu, à son avis, assurer une décolonisation pacifique du Vietnam et de la France, créer une nouvelle relation durable entre les deux peuples et réconcilier les deux nations.

<sup>39</sup> Jacques Chegaray, "Les tortures en Indochine : A côté de la machine à écrire le mobilier d'un poste comprend une machine à faire parler", *Témoignage Chrétien*, (le 29 juillet 1949), p. 3.

<sup>40</sup> Nguyen Van To, "Les atrocités françaises en Indochine", *Le Peuple*, nos. 12-13, (le 19 mai 1946), p. 2. Voir aussi : Nguyen Van To, "La réunion des trois Ky", *Le Peuple*, (le 7 avril 1946) et Nguyen Van To, "Il nous faut l'indépendance", *Le Peuple*, (le 21 avril 1946).

<sup>41</sup> Le Lai, "A Saigon, on torture", *Le Peuple*, no. 15, (le 25 mai 1946), p. 3.

<sup>42</sup> J. Bodin, *Les officiers français, 1936-1991*, Paris, Perrin, 1992, p. 238-239.

<sup>43</sup> Le choix de Mus de s'exprimer publiquement en août 1949 est peut-être lié à la décision française d'utiliser Bao Dai afin de créer et diriger un Etat vietnamien contre-révolutionnaire. En avril 1949, Bao Dai est rentré au Vietnam, au moment où l'armée communiste chinoise traversait le Yangtzi en direction de la frontière indochinoise. Mus trouvait qu'une telle solution monarchique était une farce, symbolique de l'incapacité que démontraient encore une fois les Français de prendre au sérieux les aspirations vietnamiennes. Cependant, en tant que directeur de l'ENFOM, de telles idées hostiles à la politique française ne lui auraient pas gagné beaucoup d'alliés dans les milieux coloniaux dirigeants, responsables de la politique coloniale. Au mieux, nous pouvons dire qu'au fur et à mesure que la guerre s'enlisait, il dut être de plus en plus difficile pour Mus de cadrer ses idées sur le besoin de décoloniser l'Indochine avec le refus de ses supérieurs de reconnaître la réalité d'un monde post-colonial. Comme le dit David Chandler, c'est également en 1949 que Mus commence à discuter avec l'Université de Yale de la possibilité d'enseigner aux États-Unis.

<sup>44</sup> Paul Mus, "Un témoignage irrécusable sur l'Indochine : Non, pas ça !", *Témoignage chrétien*, no. 266, (le 12 août 1949), p. 1. Mus dit très clairement que son argument était également destiné aux Vietnamiens. Eux aussi étaient capables de commettre des actes déshumanisants. En effet, il a choisi « Non, pas ça » pour titre parce que ce fut : « le cri d'un des nôtres, parachuté à Nam-Dinh, qu'un compagnon, tombé sur un toit, à entendu sangloter : « Non, maman, non, pas ça », pendant que des femmes vietnamiennes lui ouvraient la gorge en forme de croix de Lorraine, entre autres atrocités. « Pas ça » donc – des deux côtés ». *Idem.*, p. 2.

Se référant aux écrits d'Alain et puisant dans ses propres expériences de la guerre, Mus mit son humanisme en bataille. Il voulait à tout prix que le public français voie les Vietnamiens comme des hommes. Pour y arriver, il savait qu'il allait devoir réfuter les mensonges et la propagande officielle qui avaient transformé les Vietnamiens, dans l'opinion française, en « Viet Minh » sans visage, réduits à « quelques meneurs », ou en auteurs d'épouvantables « massacres » de civils. On ne peut qu'imaginer la réaction de Mus quand il a lu comment un colonel qui utilisait la torture en Indochine l'avait justifiée auprès de Chegaray, en affirmant que les atrocités ennemies étaient « vingt fois plus cruelles » : « Demandez à ceux qui ont perdu toute leur famille à Hanoi, le 19 décembre ! Il y eut des femmes françaises que les Viets ont brûlées vives ». <sup>45</sup> En réalité, aucune Française n'avait été brûlée vive les 19 et 20 décembre 1946. Mus comprit qu'un tel langage et que de telles représentations transformaient le conflit en guerre sainte, creusant encore plus l'abîme entre les Français et les Vietnamiens, et que « les horreurs » pouvaient être utilisées pour justifier la continuation de la guerre. Au lieu de reconnaître l'humanité de l'autre et de négocier la fin de la guerre, observait-il, un mur de haine se construisait entre les deux camps.

Le signataire des présentes lignes s'est toujours refusé à alimenter une polémique politique, vaine par ce caractère même. Mais ici, il décharge sa conscience. Je me refuse à dire que les soldats français soient d'instinct des tortionnaires. Je me refuse à dire qu'en France la presse et les milieux conservateurs et modérés ferment délibérément les yeux sur ces excès parce qu'ils les estiment profitables pour briser l'adversaire. Mais je ne refuse pas moins résolument d'écarter les faits qui, en quatre années, ont fait lever entre Vietnamiens et Français une moisson de haine dont, vieux colonial, je suis aujourd'hui déconcerté. <sup>46</sup>

Dans ses articles pour *Témoignage Chrétien*, Mus visait deux choses : humaniser les Vietnamiens aux yeux des Français, disséquer et discréditer les histoires d'atrocités que la France inventait et qui empêchaient justement de voir les Vietnamiens en tant qu'hommes. Il écrit : « Aucune nation, si elle méconnaît la valeur de l'homme chez une autre nation ne la sauvera chez elle, et l'on perd bien d'autres choses du même coup ». Il continua, expliquant que « cette conviction seule nous impose ici le devoir, quoi qu'il en coûte, de dire non à une campagne de surenchère dans la haine ». <sup>47</sup> Mus se tourna vers Alain pour prendre conseil. À travers ses interventions dans *Témoignage Chrétien*, il soulignait l'importance « d'aller à la vérité », de combattre l'hypocrisie et les mensonges, et de le faire impartialement : « Si nous voulons rompre le cycle infernal, il faut ici s'interdire le moindre mouvement de passion, dans un sens comme dans un autre, et ne pas adopter trop aisément l'attitude du redresseur de torts ». <sup>48</sup> Cependant Mus, comme Alain avant lui, doutait que le « système » ne reste immobile devant une telle mise en cause.

C'est dans ce contexte que Mus analysa les « massacres » présumés des Européens par des Vietnamiens à Hanoi le 19 décembre 1946 – déjà baptisés par la propagande française

<sup>45</sup> Chegaray, «Les tortures en Indochine», p. 3.

<sup>46</sup> Mus, «Non, pas ça !», p. 1.

<sup>47</sup> Paul Mus, «Les Vietnamiens aussi sont des hommes : Il faut reprendre notre information à la base», *Témoignage chrétien*, (le 11 novembre 1949), p. 1.

<sup>48</sup> Paul Mus, «Comment a commencé le drame d'Haiphong», *Témoignage Chrétien*, (le 18 novembre 1949), p. 2.

les « Vêpres hanoïennes ». <sup>49</sup> Dans le même article, il se penchait également sur le peu connu bombardement français des civils à Haiphong un mois auparavant qui avait provoqué beaucoup plus de morts et blessés parmi les civils vietnamiens. Ces deux « incidents », l'un exagéré et l'autre minimisé dans les médias français, allaient de pair dans l'esprit de Mus. Comme l'exprimait le titre d'un de ses articles les plus célèbres, il fallait « reprendre l'information à la base » et démontrer que « les Vietnamiens, aussi, sont des hommes ». <sup>50</sup> Ayant ainsi contextualisé son approche, Mus se concentra sur la déconstruction des récits d'atrocités, en particulier celui des « vêpres hanoïennes ». Il compara et confirma systématiquement ses informations. Il mena des entretiens avec les membres de la Sûreté responsables des enquêtes à ce sujet, consulta des archives inaccessibles aux autres, et s'appuya sur ses réseaux familiaux et personnels à Hanoi et à Saigon. <sup>51</sup> Il démontra, entre autres, que moins de quarante Européens avaient été tués lors du déclenchement de la guerre le 19 décembre 1946. En réponse à l'une de ces « histoires d'atrocités » écrite par un écrivain et homme politique français très nationaliste, Mus rétorqua :

Il n'y a pas eu deux cents civils Français tués et torturés. La liste définitive que j'ai en main porte trente-sept noms. Qu'on veuille bien ne me prêter aucune préoccupation autre que celle de la vérité – une vérité nécessaire, vitale – quand je dis que ce sont là des meurtres et des meurtres inexcusables, mais que, ni par le nombre, ni par les faits, ils ne correspondent à la boucherie que les textes sanglants reproduits par M. Frédéric Dupont ont fait défiler devant ses yeux et devant les nôtres. <sup>52</sup>

Mus ajouta que les victimes n'avaient pas été torturées avec « acharnement », comme beaucoup de journalistes l'avaient prétendu. Sans pour autant minimiser cette tragédie humaine, il martela l'idée que les médias et les autorités françaises n'avaient pas le droit de créer ni de manipuler des histoires de massacres quand il n'y en avait pas. Et moins encore de laisser ces histoires transformer les Vietnamiens opposés au retour de l'ordre colonial français en sauvages sans visage – « les Viets » pour citer exactement le colonel interviewé par Chegaray – qui ne font que tuer, éventrer, brûler et violer. Pour mieux convaincre, il inversa les rôles, demandant aux Français de faire un retour sur eux-mêmes.

Massacre brutal : mais n'en avons-nous pas connu de pareils, entre Français, chaque fois que l'émeute ou la révolution se sont déchaînées sur une grande ville ? Entre Français et Vietnamiens par-delà toute considération politique, cela fait un compte chargé. Mais ce n'est pas l'espèce de disqualification d'une race qu'aurait été ce que l'on n'a pas hésité à nous dépeindre : la mort lente de deux cents innocents « fendus comme à la boucherie », mis en pièces, au pal ou au feu. <sup>53</sup>

<sup>49</sup> Une allusion évidente bien que fallacieuse au début du massacre des troupes françaises qui occupaient la Sicile le lundi de Pâques, 31 mars 1282, à l'heure des vêpres. Pour une critique de cette association, voir : Paul Mus, *Sociologie d'une guerre*, p. 319 et surtout "Faut-il rayer de l'histoire les mots : vêpres hanoïennes ?", *Témoignage chrétien*, no. 287, (le 6 janvier 1950), p. 1-2.

<sup>50</sup> Mus, "Les Vietnamiens aussi sont des hommes", p. 1.

<sup>51</sup> Mus, "Les Vietnamiens aussi sont des hommes", p. 2 (« Mais il y des documents »). Mus a côtoyé nombre d'inspecteurs de Sûreté pendant son enfance en Indochine.

<sup>52</sup> Mus, "Les Vietnamiens aussi sont des hommes", p. 2 (« Et pourtant, dans leur masse, ces faits sont faux »).

<sup>53</sup> Mus, "Les Vietnamiens aussi sont des hommes", p. 2.

La sophistication de la déconstruction textuelle des « Vêpres hanoïennes » peut être appréciée dans les articles de Mus publié dans *Témoignage Chrétien*. Depuis, des historiens ont confirmé en grande partie son analyse du 19 décembre aussi bien que la brutalité du bombardement français de Haiphong en 1946.<sup>54</sup> Ce qu'il importe de noter ici est que, bien avant que les études critiques des médias nées de la guerre américaine du Vietnam soient développées comme discipline universitaire, Mus avait non seulement remis en question la propagande officielle et le journalisme d'orientation politique, mais aussi essayé d'expliquer le processus d'une telle intoxication, ses mécanismes, son sens et ses implications politiques et humaines. Dans *Témoignage Chrétien*, il mit en œuvre la philosophie, l'anthropologie et la sociologie pour mieux analyser comment les événements avaient été étudiés, reconstitués et même déformés. Il avait compris que les mots et les choses étaient très rarement neutres – notamment en temps de guerre –, une compréhension qu'il avait certainement acquise lors son propre service militaire comme responsable de la guerre psychologique pour la Résistance française en Indochine (voir le chapitre de Susan Bayly).

L'une des idées maîtresses de son article dans *Témoignage Chrétien* est ce qu'il appelait « la hantise de l'horrible ». Il avait noté que les récits de massacres comme celui des Vêpres hanoïennes à Hanoi en 1946 et, à une moindre échelle, celui de la Cité Héraud à Saigon en 1945, s'étaient développés en-dehors de tout lien avec les événements eux-mêmes. Ces récits créaient une image des Vietnamiens qui n'avait rien à voir avec la réalité. Cependant, elle était très réelle et capable d'influencer l'opinion publique française, légitimant la continuation de la guerre et pire que tout, accentuant la déshumanisation de l'ennemi.

L'historien de l'avenir, si cet avenir lui épargne les épreuves que nous avons traversées, aura peine à comprendre tant de déraison. Comment l'opinion française a-t-elle pu être abusée à ce point ? La cause profonde en est assurément dans les bouleversements qui, depuis dix ans, nous ont accoutumés à croire tout possible en marquant l'esprit contemporain d'une certaine hantise de l'horrible. Un mécanisme d'évocation semble monté. Il suffit d'une date, d'un nom de lieu, de la mention d'une attaque, et d'un seul coup, sans qu'on sache qui en a parlé le premier, la presse et le public voient surgir l'habituelle vision des tortures et des martyres avec, chaque fois, quelque trait nouveau, qui déconcerte.<sup>55</sup>

Mus attaquait cette « hantise de l'horrible » et la tendance trop facile d'y céder pour défendre sa quête de l'humain. Il demandait à ses lecteurs d'essayer de s'extraire de l'agitation du moment et des accusations des récits d'atrocités. A défaut, il serait impossible de prendre les décisions calmes et raisonnées qui s'imposaient et la décolonisation ne pourrait qu'être violente.<sup>56</sup>

<sup>54</sup> Philippe Devillers, *Histoire du Vietnam de 1940 à 1952*, Paris, Editions du Seuil, 1952 ; Stein Tonnesson, 1946 : *Déclenchement de la guerre d'Indochine : les vèpres tonkinoises du 19 décembre*, Paris, L'Harmattan, 1987 et Martin Shipway, *The Road to War: France and Vietnam, 1944-1947*, Oxford, Berghahn Books, 1996. En s'appuyant sur ses recherches dans les archives françaises, Tonnesson dit que l'affirmation de Mus selon laquelle environ 6,000 civils seraient morts lors du bombardement de Haiphong est peut-être trop élevée. Néanmoins, il rajoute que les bombardements ont dû certainement coûté la vie à des milliers de civils vietnamiens et non à des centaines comme l'affirmaient des détracteurs de Mus. Tonnesson, 1946, p. 101-106 (p. 106 pour l'estimation de Tonnesson).

<sup>55</sup> Mus, "Les Vietnamiens aussi sont des hommes", p. 2 (« Ce qui explique ces déformations »).

<sup>56</sup> Paul Mus, "Nos soldats d'Indochine et nous", *Témoignage Chrétien*, (le 10 février 1950), p. 1-2.

Ainsi, tout le montage du reporter, tous les détails qui cognent sur les nerfs, et qui, reçus par un simple, par un combattant, peuvent le mieux le jeter à des représailles, suivies de contre-représailles, tout cela n'est qu'une sanglante littérature. Le sadisme d'une époque bouleversée est tel qu'on dirait que l'horreur fait preuve et nul n'hésite à administrer cette preuve. Quand ensuite certains devraient douter et contrôler, l'horreur même du récit fait preuve encore contre eux, et fussent-ils chevronnés de services civils et militaires, on est prêt à les exclure de la communauté.<sup>57</sup>

Comme le récit de tortures écrit par Andrée Viollis et publié dans *Esprit* au début des années 1930, les articles de *Témoignage Chrétien* provoquèrent un débat houleux alors que la guerre franco-vietnamienne rentrait dans sa phase la plus violente (voir le chapitre de Sabine Rousseau dans cet ouvrage). Les articles de Mus suscitèrent aussi bien l'adhésion des chrétiens et des libéraux que la condamnation des nationalistes. Les uns saluèrent son courage et confirmèrent sa critique des « incidents » du 19 décembre et de Haiphong ; les autres le critiquèrent d'avoir choisi des sujets aussi controversés pendant que les jeunes Français mouraient courageusement dans les rizières indochinoises pour la Nation.<sup>58</sup> Personne ne semble avoir contesté sa déconstruction de « la hantise de l'horrible », et peu semblent avoir saisi l'importance de sa quête de l'humain dans une vision post-coloniale. Y repensant en 1968, il dira que dans un climat de haine, celui qui prétend que l'adversaire n'est pas si mauvais est un homme mal apprécié.<sup>59</sup> En effet, le message humaniste de ses articles pour la revue *Témoignage Chrétien* était très simple :

Il ne s'agit pourtant pas simplement de renvoyer les deux parties dos-à-dos, ni de « courber les uns et les autres sous le poids de leurs fautes ». Il faut les redresser, au contraire, et leur permettre de se regarder en face, conscient, de part et d'autre, qu'ils sont hommes et devant les hommes, avec leurs fautes et leur dignité.<sup>60</sup>

Superbe citation, encore ne révélait-il là qu'une moitié d'équation ; l'autre consistait à faire réfléchir sur les origines de l'édification des barrières coloniales ayant divisé l'Humanité en deux catégories inégales. Ces barrières devaient être détruites jusque dans leurs fondations. Pour le faire, Mus remontait loin dans l'espace et le temps.

### **« Le cas Loti » : Paul Mus et la déshumanisation colonialiste**

Mus relève ce défi dans son classique peu connu, *Le Destin de l'Union française : de l'Indochine à l'Afrique*.<sup>61</sup> Publié en 1954, année où l'Indochine coloniale française est tombée à Dien Bien Phu, *Le Destin* est une analyse fascinante, en trois parties, de la nature du colonialisme français, de sa violence inhérente et des difficultés qui en découlent pour la

<sup>57</sup> Paul Mus, « Non, pas ça ! », p. 2.

<sup>58</sup> Plusieurs lettres de louanges ou de protestations contre les articles de Mus se trouvent dans ses papiers privés à l'Institut d'Asie Orientale à Lyon, France.

<sup>59</sup> « Interview with Paul Mus » in *The New Journal* [Yale University], vol. 1, no. 13, (le 13 mai 1968), p. 8, 14.

<sup>60</sup> Paul Mus, « Qu'a démontré l'affaire d'Haiphong ? », *Témoignage Chrétien*, (le 25 novembre 1949), p. 2.

<sup>61</sup> Mus, *Le Destin*.



décolonisation. Une fois encore, Mus eut recours à la psychologie, à la sociologie, l'anthropologie et la philosophie pour fournir de nouvelles perspectives sur la France coloniale et sa décolonisation troublée. Il est intéressant à noter que toute la deuxième partie, soit plus de cent pages, porte sur ce qu'il appelle la « psychologie de la violence » coloniale et ses effets déshumanisants (p. 115-220). Dans ses articles pour *Témoignage Chrétien*, Mus concentrait sa critique sur « la hantise de l'horrible » de la guerre franco-vietnamienne afin de re-humaniser les Vietnamiens ; dans *Le Destin* en revanche, il utilise le récit troublant de Pierre Loti sur la sanglante attaque française, suivie de l'occupation et de la soumission du Vietnam en 1883, pour illustrer la façon dont le processus colonial a initialement évacué les Vietnamiens du regard Français.

On le sait, Loti provoqua un scandale en métropole quand il publia son récit détaillé sur l'attaque navale des Français contre le Vietnam en août 1883, attaque qui permit à la République de coloniser tout le pays. Dans une série d'articles, cet écrivain célèbre fournissait une description qui ne faisait grâce d'aucun détail sur la prise de Thuan An (le port qui menait à la capitale impériale Hué). Il s'appuyait sur sa position d'officier de marine et sur des témoignages postérieurs de ceux qui y avaient participé. Correspondant de guerre moderne avant l'heure, Loti écrivit ce qui peut être considéré comme le premier récit non censuré d'une bataille occidentale pour la prise du Vietnam. Il prit pour sujets ces jeunes matelots bretons envoyés se battre contre les Vietnamiens, leurs peurs et aussi la frénésie de violence inouïe qu'ils ont pu exercer sur leur adversaire. Loti décrit le plaisir sinistre des soldats français quand ils commencèrent à tirer sur leurs adversaires vietnamiens comme s'ils étaient à la chasse : « on tuait presque gaiement, déjà grisés par les cris, par la course, par la couleur du sang ». Et en effet, beaucoup de sang vietnamien avait coulé ce jour-là. Ainsi qu'il le dit : « On en avait tué beaucoup, presque au vol ». <sup>62</sup> Mais il parla aussi de la compassion des combattants français pour leurs adversaires, les Vietnamiens blessés, laissés à leur agonie sur la plage, et des remords qui leur venaient pour « l'horrible » qu'ils avaient dû commettre. <sup>63</sup>

La publication du récit de Loti dans les pages du *Figaro* déclencha un tollé national et international. Le gouvernement de Jules Ferry fut confronté à une véritable crise. Les adversaires européens de la France l'utilisèrent comme preuve des « atrocités » françaises et d'un mauvais colonialisme, tandis qu'en France, l'opposition l'utilisa pour condamner l'immoralité et le coût élevé du colonialisme républicain. Loti fut rappelé à Paris et réprimandé. Les nationalistes républicains l'exécèrent d'avoir osé raconter des choses aussi négatives sur la France et les jeunes Français qui se battaient pour la Nation. Furieux, Loti leur rétorqua qu'il n'avait fait que décrire des jeunes hommes au cœur d'une bataille. La guerre, avait-il affirmé, n'est jamais magnifique.

Mus ne pouvait qu'être d'accord avec lui. Au-delà des différences, « le cas Loti » le renvoyait à sa propre expérience des guerres coloniales, aux difficultés inhérentes de leurs critiques, dérangeantes pour les pouvoirs en place et leurs justifications idéologiques. Mus résume le texte de Loti dans *Le Destin* qui met en scène le feu de la bataille, la peur des soldats, le carnage et la dégénérescence de la bataille en sport tout en soulignant que cette

<sup>62</sup> Pour la version intégrale ainsi que celle soumise à la censure du texte de Loti, je me suis appuyé sur « Tonkin, la prise de Hué : Dans le campement des marins de l'Atalante », dans *Gulliver*, « Des écrivains découvrent le monde », no. 5, (janvier - mars 1991), p. 202-215 et p. 205 pour la citation.

<sup>63</sup> « Tonkin, la prise de Hué : Dans le campement des marins de l'Atalante », p. 204.

vérité obscure manque assez étrangement dans les histoires coloniales et militaires traitant de cette bataille en particulier et de la conquête française en général.<sup>64</sup>

Mus ne fut évidemment pas le seul à utiliser le saisissant récit de Loti sur la prise de Thuan An en 1883, devenu déjà entre les deux guerres un morceau d'anthologie classique de l'anti-colonialisme, qui sera également repris après la Seconde Guerre mondiale au service du réquisitoire anti-colonial. Aimé Césaire l'a utilisé dans son célèbre *Discours sur le colonialisme*. Bien que Mus ait partagé son hostilité au colonialisme, il trouvait que Césaire reprenait le texte de Loti de façon trop politique et passionnelle. Il faisait par ailleurs moins confiance aux explications scientifiques et marxistes du colonialisme que le philosophe Tran Duc Thao (voir l'analyse de Trinh Van Thao dans cet ouvrage).<sup>65</sup> Dans son analyse du « cas Loti », Mus préférait à Marx Marcel Mauss, Georges Gurevitch et *La Psychologie de la colonisation* de Octave Mannoni.<sup>66</sup>

Le développement de Mus sur le « cas Loti » est long et complexe. Il constitue une étude détaillée de la psychologie des hommes en pleine bataille.<sup>67</sup> Surtout, Loti fournit, selon nous, un parfait éclairage permettant à Mus de croiser la phase finale de la colonisation française au Vietnam en 1954 avec ses débuts violents à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Mus a vu dans le récit de Loti l'abscisse historique symbolique où les Vietnamiens ont été effacés en tant qu'hommes du point de vue français. Il y avait, écrit-il, « une sorte de rupture de la communication humaine avec des hommes que, dans ce paroxysme on ne semble plus parvenir à considérer – mieux même à percevoir – comme des hommes ».<sup>68</sup> Cette rupture, comme Mus l'a justement noté, atteignait également son seuil parmi les Européens en guerre et pouvait aussi atteindre les Asiatiques.<sup>69</sup> Selon lui, les événements de Thuan An étaient importants car ils marquaient le début du temps colonial et la fin du temps national de ce qui était jusqu'alors un Vietnam fier et indépendant, œuvrant sur un pied d'égalité avec le reste du monde. Thuan An marque à ses yeux le moment symbolique où le projet colonial a commencé à *dé-humaniser* ceux qu'il allait soumettre.<sup>70</sup> Mus dégagea une vision historique plus large de Thuan An : « La déshumanisation du monde devant nous, la déshumanisation que nous projetons sur les hommes auxquels nous avons affaire, est un signe terrible. Par l'intention, par l'effet qu'elle entraînera, en nous et contre nous, en retour, elle pèse sans doute plus lourd que la violence matérielle elle-même ».<sup>71</sup> Pour Mus, le récit de Loti symbolisait la naissance de cette barrière coloniale entre colonisateurs et colonisés :

<sup>64</sup> Mus, *Le Destin*, p. 116-118.

<sup>65</sup> Voir : Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme (essai)*, Paris, Ed. Réclame, 1950 ; Tran Duc Thao, « Les fondements du conflit franco-vietnamien », *Les Temps Modernes*, no. 5, (février 1946) et son « Sur l'interprétation trotskiste des événements du Viêt-Nam », *Les Temps Modernes*, no. 21, (juin 1947), p. 1697-1705. Mus a beaucoup été critiqué par l'extrême gauche qui l'accusait d'être un colonialiste vieux jeu. Mus était particulièrement irrité par l'interprétation qu'Aimé Césaire donne au texte de Loti, affirmant que Césaire était motivé par un anticolonialisme primaire, si ce n'était pas, au fond, une mauvaise lecture du texte. *Le Destin*, p. 125 entre autres.

<sup>66</sup> Octave Mannoni, *Psychologie de la colonisation*, Paris, Le Seuil, 1950. Traduction américaine : *Prospero and Caliban: Psychology of Colonization*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1991.

<sup>67</sup> Il est impossible de traiter, dans le cadre limité de cet article, ces questions, ni les réflexions de Mus sur la question de la réalité et la perception historique (choses qui étaient déjà présentes dans ses articles pour *Témoignage Chrétien*). Sur ce dernier point, voir le chapitre d'Agathe Larcher-Goscha dans le présent ouvrage.

<sup>68</sup> Mus, *Le Destin*, p. 117.

<sup>69</sup> Mus, *Le Destin*, p. 117. Selon Mus, il y avait plus qu'une seule question de « race ». Il a analysé comment les soldats français étaient tout à fait capables de tuer leurs concitoyens de la même « race » de manière tout aussi brutale.

<sup>70</sup> Il aurait pu commencer en 1857-1862, mais de toute évidence, il ne disposait pas d'un texte aussi fouillé que celui de Loti, qui renvoyait par ailleurs si fortement à sa propre expérience de la guerre de décolonisation ratée par France en Indochine. Ou peut-être voulait-il mettre la République face à ses actes ?

<sup>71</sup> Mus, *Le Destin*, p. 132.

La tare majeure de la colonisation de supériorité – eût-elle les plus nobles prétextes – est ainsi sa promptitude à dévaluer ses partenaires aussi bien que ses antagonistes, procédé à la limite duquel apparaît, comme sa conséquence toujours possible, leur « déshumanisation », aux yeux du conquérant, s'ils le heurtent.<sup>72</sup>

Il ouvre ensuite sa perspective historique sur l'émergence d'une psychologie coloniale. Pour lui, Thuan An est devenu la métaphore d'une dérive historique plus commune dans les relations entre les hommes, en particulier entre les Français et les Vietnamiens. Dans ce contexte, les jeunes Bretons devenaient les instruments d'un processus plus vaste de déshumanisation ; ils étaient dans la bataille les vecteurs inconscients aussi bien d'un mode de pensée qui s'imposait au monde que d'un phénomène colonial. Dans ce contexte historique où ils évoluaient dorénavant, leurs actions reflétaient une « collectivité » plus grande :

Noir sur blanc, sur le papier, nous serions en présence de l'attitude la plus inhumaine. Toute solidarité aurait disparu entre *nous* – j'entends les nôtres qui, en la circonstance, nous représentent et engagent notre responsabilité collective – et ces hommes, de l'autre côté de notre tir, que l'on ne voit plus s'agiter que comme des pantins, ou se mouvoir par des réflexes animaux. Un détachement, donc, sinon notre dilettantisme, dans l'horreur ?<sup>73</sup>

Mus en vient à l'explication du lien psychologique entre ce qui se passait au niveau local et le développement d'une psyché coloniale plus vaste : « La psychologie du colonial apparaît alors comme une psychologie en grossissement. C'est un « champ » de ce que nous sommes, ou de ce que nous deviendrions, transportés dans un autre milieu ».<sup>74</sup>

C'était à double tranchant : si, dans un processus d'extériorisation, le colonisateur « dévaluait » les Vietnamiens qu'il trouvait devant lui, la rencontre coloniale déshumanisait forcément le colonisateur lui-même. Le fait d'effacer les Vietnamiens de la scène revenait à détruire à petit feu l'humanité du colonisateur. Le regard français commençait à se modifier, pour le pire : « N'est-ce pas surtout du spectateur et peut-être bien de lui seul, que l'humanité a disparu ? ».<sup>75</sup> En comparant le « rire colonial » au « rire atroce » qu'évoque Karl Marx pour décrire les effets déshumanisants du capitalisme sur l'Homme, Mus s'interroge : « ce serait, dans les deux cas, une même réaction à l'*Entmenschung*, à la déshumanisation : la réaction du bénéficiaire. La quête de l'humain aboutit-elle ainsi, dans ce domaine, à sa perte ? ».<sup>76</sup>

Cette vision globale de la « déshumanisation colonialiste », ainsi que la nomme Mus, devait avoir des implications profondes sur la façon dont les Français allaient percevoir les Vietnamiens tout au long de la période coloniale, et en particulier de leurs efforts pour obtenir leur indépendance. En effet, au fil du temps, l'effacement colonial de l'égalité humaine avec les Vietnamiens devait entraîner un « déphasage colonial » plus profond, qui empêcherait les Français de saisir le point de vue des « colonisés » et les retournements historiques qui se produiraient pendant la période coloniale même. « Les Annamites n'attendent que notre

<sup>72</sup> Mus, *Le Destin*, p. 205.

<sup>73</sup> Mus, *Le Destin*, p. 119-120. Nous soulignons.

<sup>74</sup> Mus, *Le Destin*, p. 127.

<sup>75</sup> Mus, *Le Destin*, p. 177.

<sup>76</sup> Mus, *Le Destin*, p. 127.

retour » pourra ainsi dire Torel. Déphasés, les Français ont sous-estimé les hommes d'en face et surévalué leur propre point de vue, leur vision du monde, voire, eux-mêmes. Mus retourne à la charnière de la déshumanisation avec le « cas Loti » :

Nous payons donc encore la facilité de tirs au pigeon comme celui de Thuan An ou ceux du Nghe Tinh, en 1930 ; c'est leur souvenir, *quand toutes choses avaient changées*, qui nous a fait compter sur ces « moineaux » introuvables. Socrate mettait déjà les Grecs en garde contre des appréciations analogues sur leurs adversaires asiatiques.<sup>77</sup>

Mus n'a peut-être pas réagi aux événements de Yen Bay et du Nghe Tinh à l'époque, mais dans *Le Destin* il a enfin compris leur valeur d'avertissement et fait le lien historique entre Thuan An et Dien Bien Phu.

Son intérêt pour le « cas Loti » en 1954 était lié à ses critiques de la difficile décolonisation des Français à ce moment. Il a sciemment utilisé Thuan An pour analyser le « malentendu franco-vietnamien » de 1945-54, ainsi qu'il intitula la dernière sous-partie sur Loti. Le début et la fin de l'époque coloniale étaient liés de façon inextricable. 1883 et 1945 étaient des marqueurs historiques parallèles ; le premier posait les débuts de la déshumanisation inaugurée par la conquête, le second signalait le moment où la décolonisation française aurait dû commencer. Ce qui perturbait profondément Mus était que les Français, plutôt que de saisir intellectuellement la réalité de la décolonisation et de l'indépendance ont, en fait, essayé de reconquérir et re-coloniser le Vietnam en 1945. Le livre a été publié en 1954...

Pire encore, comme Mus le souligne dans la dernière partie sur Loti, la négation de la nation vietnamienne ne faisait que renforcer le déphasage colonial qui avait vu le jour « à Thuan An ». Comme avec « la hantise de l'horrible » dans ses articles pour *Témoignage Chrétien*, Mus utilise Thuan An pour mettre en avant la nécessité de briser le blocage colonial. Il ne serait plus irrémédiable selon Mus si les Français parvenaient simplement à considérer les Vietnamiens comme des hommes. Mus se sert du récit de Loti pour montrer que les Vietnamiens savent se battre avec courage, hier comme aujourd'hui, en hommes attachés à la liberté. Son texte est un plaidoyer qui re-humanise l'Autre, montre derrière « les Viets » des individus, *aussi bien* dans le passé qu'au présent :

Par souci de notre prestige, j'accepte de bon cœur de n'appeler Jean Dupuis que *commerçant* (pour sa « hardiesse, elle n'est pas en question) et je requerrais les Vietnamiens d'en faire autant. En revanche, sommes-nous si raidis dans notre complexe défensif, en fin de compte, peut-être par doute de nous-mêmes, qu'il nous soit impossible de comprendre l'inévitable réaction de ces mêmes Vietnamiens, lorsqu'ils nous voient si couramment présenter et même nous représenter comme des *pirates* les troupes nationales qui, sur leur territoire, se sont opposées à notre conquête ? Pirates (et quand nous n'ajoutons pas pirates chinois), la garnison de Thuan An, forces provinciales recrutées dans les villages voisins, un peu comme les nôtres sur la ligne Maginot ; pirates, les régiments royaux, venus de la capitale en marchant au canon ? La formule n'est même pas limitée à notre usage interne,

<sup>77</sup> Mus, *Le Destin*, p. 134. Nous soulignons.

puisque nous l'avons retrouvée auprès du *Figaro*, dans sa riposte à la presse européenne qui nous prenait a partie [en 1883]. « *Il s'agit de la mort de quelques pirates annamites* ». <sup>78</sup>

Ainsi, selon Mus, cette « déshumanisation colonialiste » non seulement préparait la scène psychologique pour le projet colonial en plaçant certains hommes au-dessus des autres, mais c'était aussi une des raisons majeures pour lesquelles il était si difficile pour les Français de se décoloniser dans le présent. Au lieu de projeter la vision française sur l'Autre ou de choisir des collaborateurs vietnamiens qui leur ressemblaient le plus possible et dont la vision du monde se rapprochait de la leur, l'humanisme post-colonial de Mus demandait à ses lecteurs de se mettre à la place de l'autre. Il est difficile de ne pas penser qu'en 1945 Charles de Gaulle aurait mieux fait d'écouter attentivement Paul Mus au lieu de rentrer de façon arrogante au Vietnam simplement parce que les Français étaient « les plus forts ». <sup>79</sup> Le coût humain d'un tel orgueil fut énorme.

## Conclusion

En effet, les hommes d'État et les officiers français eurent besoin de beaucoup plus de temps que Paul Mus pour briser leur barrière coloniale mentale, remettre les colonisés sur le même plan humain et reconnaître la réalité du nationalisme moderne. Beaucoup d'entre eux n'y sont jamais parvenus (et certains, même aujourd'hui, ont encore beaucoup de mal à le faire). <sup>80</sup> La guerre d'Algérie le confirmera de façon tout à fait tragique pour Mus ; car l'Algérie comme le Vietnam avant elle, était une guerre qui ne pouvait pas être gagnée au niveau politique. L'Histoire allait à contre-courant de la sauvegarde des États coloniaux, et cela depuis déjà longtemps. <sup>81</sup> Mus remontait encore une fois loin dans le passé et l'espace pour étayer son raisonnement : comme pour l'Italie et l'Allemagne en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle, écrivait-il, le nationalisme moderne se répand aujourd'hui à travers le monde colonisé. L'émergence des nations post-coloniales était historiquement inévitable. A ceux qui soulevaient l'objection que l'Algérie n'a jamais été une « nation », Mus répliquait encore une fois de façon astucieuse : « Mais qu'a-t-on opposé d'autre, jadis, au patriotisme italien ? ». Mus était d'accord pour dire que les nations étaient des inventions ; mais il mettait en garde. Une fois que l'idée a germé, les efforts pour les nier, les détruire ou les faire attendre ne faisaient que renforcer leur résistance : « On n'a jamais raison contre une nation chez elle [...] [c]ar mise au pied du mur, rien n'est indispensable à la rigueur, à une nation, sauf elle-même, sans cela elle n'en est pas une ». <sup>82</sup>

Pour Mus, vers la fin de sa vie, le problème était moins de comprendre la nature du nationalisme moderne que celle du blocage extraordinaire de l'élite française au pouvoir à la pensée de lâcher l'idée même de la colonisation. Les exemples vietnamiens et algériens à

<sup>78</sup> Mus, *Le Destin*, p. 217. Mis en italiques par Mus dans l'original.

<sup>79</sup> Comme cela a été raconté à Jean-Marie Domenach, "Paul Mus", *Esprit*, no. 10, (octobre 1969), p. 605.

<sup>80</sup> Dans une révélation qui mérite d'être notée, le général Marcel Bigeard a confié à Pham Van Dong à l'Élysée au début des années 1990 que « si j'avais été vietnamien, j'aurais été Viet Minh ! ». Cité par Duong Thai Thong, *Évasion de l'enfer*, Pensée Universelle, 1992, p. 8.

<sup>81</sup> Paul Mus, "Libres opinions : Algérie : la faute de calcul", *Le Monde*, (25 avril 1957).

<sup>82</sup> Paul Mus, "L'heure des vérités", *Esprit*, no. 1, (janvier 1961), p. 131.

l'esprit, Mus a proposé cette définition originale et pertinente du paradoxe du colonialisme français et de sa décolonisation difficile :

Un point est certain, mais qui ne passera dans le sens commun que dans un quart de siècle peut-être, trop tard pour eux et pour nous : c'est que les tenants du passé, dans ce mouvement historique de la décolonisation, manquent inévitablement l'homme, en face d'eux, parce qu'ils fournissent eux-mêmes l'écran qui le leur dissimule – ceci, non par machiavélisme, mais, amer paradoxe, par ce qui a été d'abord un bon mouvement de leur part. Le malheur de la colonisation, quand ne se forment pas des attaches culturelles profondes... ce n'est pas, comme une vue superficielle le ferait croire, le déclassement du colonisé, mais un *surclassement* du colonisateur, auquel celui-ci n'est pas de taille à s'adapter.<sup>83</sup>

Le « déphasage colonial » était profondément ancré dans l'esprit officiel français.

Mus s'en est retourné vers Alain avec passion pendant les dernières années de sa vie afin de comprendre ces guerres qui ont si profondément marqué son itinéraire, forgé son humanité et emporté son fils unique. L'ombre du « vieux maître » plane en effet partout dans sa *Guerre sans visage*, le livre émouvant que Mus a dédié à Émile. Malgré le chagrin profond d'avoir perdu un enfant, Mus pouvait encore rejoindre Alain en proclamant que la guerre renforce « l'amitié universelle ».<sup>84</sup> Malgré tout, Mus n'a jamais perdu espoir en l'Homme. « Chacun se construit de ce que lui apporte l'ami » était sa façon de rendre l'humanité à ces guerres sans visages.<sup>85</sup> En fin de compte, Mus a poussé l'humanisme d'Alain dans ses limites en détruisant le mur qui divisait les hommes en deux catégories inégales. Jean-Marie Domenach, rédacteur en chef de *l'Esprit* et l'un de ses proches amis, a le mieux résumé l'humanisme de Mus dans une seule phrase lors de l'hommage qu'il lui a rendu en 1969 :

Paul Mus nous a aidé à comprendre, non seulement l'Asie, non seulement notre propre pays et ce fardeau qu'il imposait à d'autres peuples, mais ce que devrait être notre tâche intellectuelle, ce que pourrait être un humanisme à la taille du monde actuel.<sup>86</sup>

Bien qu'utopique, naïve diraient certains, sa quête de l'humain a apporté sa petite, mais néanmoins importante pierre à l'édifice de l'« amitié universelle » en quoi Mus croyait si fort, parce que, précisément, universelle.<sup>87</sup>

<sup>83</sup> Mus, *Guerre sans visage*, p. 50-51. Souligné par Mus.

<sup>84</sup> Nous percevons néanmoins un fond d'amertume envers le « système », quand Mus cite avec approbation l'épithète de Kipling sur l'absence de raison de la Guerre : « Si on vous demande pourquoi nous sommes morts, dites-leur que c'est parce que nos pères ont menti ». Kipling a aussi perdu son fils pendant la Première Guerre mondiale.

<sup>85</sup> Mus, *Guerre sans visage*, p. 188.

<sup>86</sup> Jean-Marie Domenach, « Paul Mus », p. 607.

<sup>87</sup> Ce genre d'humanisme était peut-être plus présent chez les « Orientalistes » français du XXe siècle, plus ancré dans un anti-colonialisme non-communiste, que certains critiques anticolonialistes veulent bien le dire. Nous pensons aux humanistes libéraux tel que Léon Vandermeersch (ancien directeur de l'EFEO), Marcel Ner, Maurice et Denys Lombard (ancien directeur de l'EFEO), Jacques Berque, Paul Lévy (ancien directeur de l'EFEO), parmi tant d'autres. En somme, il nous semble difficile de parler d'un « Orientalisme occidental » homogène ou monolithique, comme le fait Edward Saïd et ses émules.